

NANCY HUSTON

Infrarouge

roman

ACTES SUD / LEMÉAC

Au Djawara

*... cette lancinante douleur d'amour,
soudain, ces yeux étrangers et perdus
qui l'espace d'un instant expriment
tout ce qui manque...*

CLAUDIO MAGRIS

*Prends ma blessure, c'est par elle que
le monde entier pourra entrer en toi.*

LES FRÈRES GRIMM

Sur la banquette rouge du café, Rena se penche de plus en plus vers la droite, s'effondrant doucement, insensiblement, contre le corps replet et maternel d'Ingrid. La nuit a été blanche, totalement blanche. Ingrid met un bras autour d'elle et il ne serait pas facile de dire qui, dans ce duo féminin, s'accroche à qui. Bien qu'elle ait les yeux fermés, Rena n'est pas en train de s'endormir, au contraire, elle capte les odeurs de Javel et de lait moussant, sent l'âpreté du tabac au fond de sa gorge, trouve doux le contact du chemisier d'Ingrid contre sa joue et infiniment rassurants les bruits du café : tintement de cuillers, portes qui s'ouvrent et se referment, voix surtout, diverses et superposées, hommes d'affaires pressés de prendre leur *ristretto* avant d'embarquer pour Rome, ivrogne qui commande sa première bière de la journée, annonces sur haut-parleur des trains en partance ou à l'arrivée, bavardages entre serveuses. Je penche donc je suis, se dit Rena, non, je penche vers la droite donc je suis en Italie, en italiques, toutes mes penchées sont en italique, elles hurlent, insistent, se répètent, vocifèrent, m'accusent, *toi la pellicule ultrasensible, comment est-ce possible, comment ? Tu n'as rien vu, rien deviné, rien senti, rien compris, rien détecté ?* Non, parce que pas ça, non, le sein oui la peau oui l'estomac oui les bronches oui

le médiastin oui depuis 1936 la photographie infrarouge est reconnue pour son extrême utilité dans ces domaines-là mais ça non, justement ça non, non, pas du tout.

MARDI

“J’irai n’importe où.”

Cenci

“Ah. C’est vous la dernière Greenblatt ! lui dit, bougon, en italien, sans la regarder, fixant plutôt d’un air maussade la photo dans son passeport, l’homme à la réception de l’hôtel Guelfa. Vos parents sont arrivés tard hier soir, ajoute-t-il d’un air lourd de reproches. *Très tard.*”

Rena ne le corrige pas, ne lui dit pas que ce ne sont pas ses parents, ou plutôt que l’un d’entre eux est son parent et l’autre non, elle n’a pas la moindre envie d’approcher ce panier de crabes, cette boîte de Pandore, ce radeau de la Méduse, alors elle se tait en italien, sourit en italien, hoche la tête en italien, affiche avec volontarisme la sérénité à laquelle elle aspire. La vérité c’est qu’elle redoute cet instant depuis de longues semaines.

“Je sais que c’est absurde, mais je me sens coupable avant même de commencer”, a-t-elle dit à Aziz, voici quelques heures à peine, pendant qu’à petite vitesse ils roulaient à travers l’épais brouillard qui, pour une raison mystérieuse, semble envelopper en toute saison et à toute heure l’aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. “Eh ! elle exagère ! l’a taquinée Aziz, tout en caressant sa cuisse gauche.

Elle s'offre huit jours de vacances en Toscane et en plus elle veut qu'on la plaigne !"

Debout près de la voiture garée au dépose-minute à l'aéroport, elle a longuement embrassé son homme. "Au revoir, amour... On se parlera chaque jour, n'est-ce pas ? – Mais oui." Aziz l'a prise dans ses bras et serrée de toutes ses forces. Puis, s'écartant d'elle pour la regarder : "C'est vrai que tu es tout en vrac, ce matin, mais je ne me fais pas de souci. Tu es armée, tu survivras."

Il la connaît bien, Aziz. Sait qu'elle a prévu de maintenir Simon et Ingrid à distance, de les mettre en joue, en cadre, en boîte, de les mitrailler avec son Canon. "Allez, tu survivras", a-t-il répété en remontant dans la voiture. Elle s'est penchée pour se noyer une dernière fois dans son regard sombre et, en guise d'au revoir, a passé lentement son index sur sa lèvre inférieure.

Ils avaient fait l'amour ce matin avant la sonnerie du réveil et elle avait voulu qu'il vienne sur son visage, c'était si fort le moment où, tenant son sexe dans ses deux mains, elle sentait soudain la semence traverser puis jaillir, crème de jeunesse tiède et merveilleuse, elle l'avait étalée sur sa figure, son cou, ses seins, l'avait sentie sécher et se rafraîchir ; en se lavant ce matin elle avait tenu à garder, fine et transparente sous la mâchoire, à la naissance du cou, un peu de cette trace invisible de son amant : masque léger pour la protéger, l'aider à affronter l'épreuve...

L'homme lui tend une clef et l'informe, toujours bougon et en italien, que sa chambre, le numéro 25, est au deuxième étage, au fond du couloir.

Ce qu'il ne lui dit pas c'est que la chambre est en fait la *même chose* que le couloir : on s'est

contenté d'y mettre une porte et d'installer dans un coin une minuscule cabine de douche. Au premier coup d'œil elle comprend qu'il ne faudra rien laisser sur le lavabo car le lavabo prendra sa douche en même temps qu'elle. Longue chambre étroite, donc, et même étroite tout court... mais dont la fenêtre donne sur un jardinet charmant : fleurs, vigne vierge sur les murs, vue sur des toits aux tuiles rouges. Elle respire. Ah, tu vois ? dit-elle tout bas à Subra, l'Amie spéciale qui l'accompagne partout. C'est tout de même Florence, il y a du beau.

Et pourquoi te sentirais-tu coupable, voyons ? lui dit Subra. Tu n'es pas Beatrice Cenci, que je sache !

C'est vrai, ça, convient Rena. D'abord je ne suis pas née dans une famille aristocratique à Rome au XVI^e siècle. Ensuite je n'ai pas vingt et un ans. Mon père de quarante-cinq ans ne m'a pas enfermée dans son *palazzo* des Abruzzes avec sa deuxième épouse Lucrezia, pour nous humilier et nous brutaliser. Il n'a pas tenté de me violer. Je n'ai pas planifié son assassinat avec l'aide de mon frère et de ma belle-mère. Je n'ai pas engagé des tueurs professionnels pour qu'ils enfoncent à coups de massue un gros clou dans son œil droit, et personnellement assisté à la chose. Je n'ai pas, ensuite, précipité le cadavre par-dessus la falaise. Je n'ai pas été arrêtée, interrogée, et condamnée à mort. On ne m'a pas tranché la tête en 1599, au Castel Sant'Angelo sur le Tibre. Non, non, rien à voir : je suis à Florence, pas à Rome, ma belle-mère aime mon père, c'est moi qui ai quarante-cinq ans, la tête sur les épaules... et tout le monde est innocent !

Subra rigole.

Longeant le couloir jusqu'à la chambre 23, Rena gratte à la porte comme un chat. Longue pause.